

« elle que je te confie, ma Germaine, car j'ai foi en son cœur ! »

La lettre, trempée de larmes, s'arrêtait à cette dernière ligne. On devinait, à l'écriture tremblante, que Suzel n'avait pu continuer.

Bien en vue, sur le dressoir de chêne, elle plaça ce suprême adieu, car elle voulait partir avant le réveil de sa fille, puis elle fit un ballot de ses vêtements et regarda l'heure. Peu de temps lui restait pour gagner la prochaine station.

— Courage ! murmurait-elle, courage !... Je sais tout supporter, hormis d'être un obstacle à son bonheur ! Pauvre petite Germaine !... Pauvre chérie !...

D'une main qui tremblait, Suzel ouvrit la porte ; mais soudain, elle eut une révolte. Elle sentait, dans tête endolorie, comme des marteaux qui, cruellement, lui frappait les tempes ; ses jambes fléchissaient, son cœur jetait un cri.

— Germaine ! ma Germaine ! comment partir ! oh ! comment ?...

— Eh bien non balbutia-t-elle, c'est trop dur de partir sans lui donner un regard.

Et laissant sur le seuil sa légère valise, avec d'infinies précautions, elle pénétra dans la chambre de sa fille.

C'était un petit réduit dont les murs, blanchis à la chaux, ressemblaient à une draperie de neige. Ça et là, dans des vases rustiques, on voyait de belles gerbes de fleurs ; des marguerites entourées de folle avoine, des iris, des sauges ; et, séparée des autres bouquets, seule devant une statuette de la vierge, était déposée une touffe de bruyères cueillies et offertes l'avant-veille par le marquis de Trémour. Dans la grande lit de chêne, sous le baldaquin de crétonne fleurie, reposait la jeune fille. Elle rêvait à Gaston sans doute car un radieux sourire errait sur ses lèvres.

Debout, immobile, les mains jointes, Suzel regardait la dormeuse avec une ardeur passionnée, les beaux cheveux de Germaine, si fins, si brillants, elle ne les lissait plus jamais de sa main. Ce front blanc et candide, que pas une pensée mauvaise ne traversait, elle n'y appliquerait plus ses lèvres.

Elle songeait à leur vie si intime, si tendre, et le vertige la prenait : une tentation folle de couvrir de baisers le visage bien-aimé. Elle appuyait la main sur ses lèvres pour étouffer le cri de son agonie, sa haute taille fléchissait sous l'onguise ; et, tout à coup, brisée, vaincue, elle laissa échapper une plainte déchirante.

Germaine tressaillit et légèrement souleva ses paupières.

Suzel voulait fuir, mais la jeune fille, déjà debout sur son séant, l'œil étonné :

— Qu'as-tu donc, mère ?

Et voyant la mante qui recouvrait les épaules de Suzel, le sac de voyage passé son bras :

— Mais que se passe-t-il ?... Pourquoi partir !...

Puis, avec cette promptitude de divination que donne une affection véritable :

— T'aurait-on blessé au Roscoat ?...

Ce n'est pas Gaston, n'est-ce pas ?...

Et Suzel, les yeux brillants, la voie ardente :

— Le marquis de Trémour est généreux, il est bon ; tu seras heureuse... Mais enfin j'ai compris... Tiens, je dois m'éloigner... Lasse-moi de donner la plus grande preuve d'amour qui soit en mon pouvoir.

Germaine pleurait sur l'épaule de sa mère, car elle avait tout pressenti, tout deviné. Que de fois elle avait redouté le dédain pour Suzel ! Ses malheurs lui avait donné une précocité expérience du monde, des sévérités et des duretés de son orgueil. Elle le connaissait à fond, le cruel, et d'une voix altérée

— Maman, reprit-elle, tu parles de partir, de m'abandonner ; mais qui consolera ta vieille, ma mère, ma pauvre mère ?...

Suzel la regardait avec amour :

— Qui me consolera ?... Personne ! Et pourtant je serai bien heureuse en pensant à ton bonheur.

Toutes les fibres de la jeune fille tressaillirent à l'accent de cette phrase si navrée et si tendre.

— Ah ! maman, fit-elle, qui m'aimerait comme tu m'aimes ? Ne pleure pas. Dis-moi tout.

Et comme Suzel, entraînée malgré elle, lui confiait ce qu'elle avait enduré la veille, en surprenant les pensées intimes de M. Richerac, Germaine, très pâle, leva sur l'alsacienne deux grands yeux fiers et résolus.

— Un instant, dit-elle, devant la noblesse et la grandeur d'âme du marquis de Trémour, j'ai pu oublier l'humble situation de notre famille ; mais aujourd'hui je me souviens de tout... oui, de tout... et c'est pour dire adieu au Roscoat... adieu pour toujours.

Un moment, elle demeura la tête baissée, l'œil morne ; puis, la relevant brusquement sur sa mère, elle la vit debout blanche, les yeux inondés.

— Pardonne-moi, disait Suzel, pardonne-moi, ma petite chérie ; je n'ai été qu'une égoïste, j'ai eu la lâcheté de ne pas souffrir seule, j'ai voulu t'embrasser encore, et mes larmes en coulant sur ton front, t'ont tirée du sommeil... Mais c'est fini, va, mon courage est revenu ; dis-moi que tu me pardonnes, je t'en supplie !

Germaine était emue jusqu'au fond de l'âme devant cette humilité, devant cette abnégation

— Te pardonner ma mère !... Mais je serais la plus ingrate des filles si je consentais à ton sacrifice... Mais le Seigneur me maudirait si je brisais un cœur de mère, un cœur comme le tien. Tu ne partiras pas, ma mère ; tu ne partiras pas.

Elle lui jeta les bras autour du cou.

Une flamme luisait dans les yeux de Suzel, et d'une voix maintenant âpre et résolue :

— Je partirai, ma fille, je le veux ; il le faut, j'ai fait de ton bonheur le but de toute ma vie. Et crois-tu donc que je préfère ma joie à la tienne ? Et crois-tu donc qu'après t'avoir abandonnée toute petite, qu'après avoir souffert pendant tant d'années de ton absence, je me mette maintenant lâchement au travers de ton bonheur ?... Crois-tu donc cela ?... Tu le vois, il faut que je parte ; il le faut.

Suzel était redevenue la mère ardente, courageuse, prête à la lutte dans les situations extrêmes de la vie. Violentement, elle tentait de s'arracher à l'étrainte de Germaine.

— Oh ! ma petite chérie, ne m'embrasse pas ainsi. Comprends donc que tu m'enlèves mon énergie, que tu me fais du mal !... oh ! bien du mal !... Allons, sois raisonnable, essuie tes yeux ; tu oublieras bien vite ta pauvre et vieille maman dans toutes tes joies nouvelles : le marquis est si épris de toi, il séchera tes pleurs... Pense donc comme tu seras heureuse... pense donc.

Germaine sanglotait.

Non tu ne partiras pas, tu ne partiras pas.

Elle répétait toujours ces mêmes mots ; ils revenaient comme une sorte de supplication désespérée. Elle ne raisonnait plus. Elle ne songeait plus à la douleur de la rupture ; elle voyait seulement le regard ardent de sa mère, elle se rappelait son héroïque abnégation de vingt années. Assez longtemps la mère s'était dévouée ; c'était le tour de l'enfant.

Puis elle se répétait de nouveau ceci : Si je la sacrifiais à mon propre bonheur, je serais une fille lâche, une fille sans âme... Je fail-larais à ce commandement de Dieu qui ordonne d'honorer notre père et notre mère.

Alors elle redisait, mais à chaque fois y mettant plus de fermeté, plus de véhémence :

— Tu ne partiras pas... Tu ne partiras pas !

Suzel secouait la tête avec une obstination farouche et répondait :

— Ne me dis rien ; je ne t'écouterai pas ; je ne sais qu'une chose : je veux partir. Ne cherche pas de raisons pour me retenir ; il n'y en a pas... Tu crois que je serai malheureuse loin de toi ?... Oh ! tu te trompes bien. J'aurai ton petit portrait, j'aurai tes lettres ; si tu le savais quelle bonne petite vie je me ferai avec ton souvenir...

Elle ne put achever l'héroïque mensonge, la pauvre femme, et les sanglots la suffoquèrent.

Germaine glissa son bras autour de la taille de sa mère, l'attira près d'elle, la fit asseoir sur son lit, et d'une voix très douce :

— A quoi bon nous torturer mutuellement ? Pourquoi nous débattre plus longtemps dans une situation intolérable ? Tu dis que tu seras heureuse loin de ta fille ; mais je sais que non, et je sais aussi que moi je serais malheureuse loin de ma mère. Ainsi ne parlons plus de nous séparer. Nous allons reprendre notre vie de là-bas... notre vie si laborieuse et si paisible... D'ailleurs, quoi qu'il en soit je refuserai d'épouser le marquis de Trémour. Va, n'aie pas de remords, et dis-toi que tu as bien combattu contre ton cœur.

Elle parlait fermement, résolument. En ce moment une prolongation de la lutte eût été inutile.

Suzel sentait bien qu'elle se heurterait à une volonté inébranlable, et que plus tard seulement elle pourrait reprendre son douloureux projet. Elle demeura donc silencieuse, ne trouvant plus d'arguments pour réfuter ceux de Germaine ; mais longtemps, la mère et la fille pleurèrent, enlacées dans les bras l'une de l'autre.

La matinée se passa lentement, tristement.

Debout devant son chevalet, Germaine en détachait la toile. Elle contemplait cette vue de Roscoat prise au soleil couchant, ce manoir aux tourelles élancées, ce coin de mer aux flots bleus, ce pan de ciel aux teintes pourprées. Que de fois elle avait admiré ce paysage, assise près de Gaston ! Ce tableau lui rappelait d'heureux instants. Elle y avait mis la meilleure part d'elle-même : son cœur et son talent ; et toujours le talent se décuple lorsque le cœur dirige le pinceau.

Cette œuvre avait une valeur incontestable ; elle devait assurer à Mlle Hermel un rang honorable parmi ceux dont la vocation est d'étudier la nature, qui, sans cesse, demandent l'inspiration à cette source toujours jeune, toujours inépuisable.

— Allons, balbutia Germaine il faut dire adieu à toutes les joies, me résigner... Que ce tableau, du moins, demeure au Roscoat ; qu'il redise à Gaston de se souvenir...

Sa voix s'arrêta comme brisée, et, d'une main qui tremblait, elle écrivit sur une carte qu'elle fixa au bas de la toile :

A MADAME LA MARQUISE DE TRÉMOUR
SOUVENIR RESPECTUEUX ET RECONNAISSANT
DE GERMAINE

— Gaston verra ainsi, se disait-elle, que, si je pars, je pars sans amertume... je pars l'aimant toujours ; mais je connais mon devoir